

À bicyclette sur le nerf optique de l'humanité

Pierre Raphaël Pelletier, *La Voie de Laum*, roman, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1997, 168 pages

Stefan Psenak

Number 91, March 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41876ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Psenak, S. (1997). Review of [À bicyclette sur le nerf optique de l'humanité / Pierre Raphaël Pelletier, *La Voie de Laum*, roman, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1997, 168 pages]. *Liaison*, (91), 31–31.

À bicyclette sur le nerf optique de l'humanité

Le deuxième roman de Pierre Raphaël Pelletier donne à voir et à émouvoir. En effet, on a l'impression, en lisant cette prose, d'assister à la description, non, mieux encore, à la création d'un vaste tableau qui boit formes et couleurs, là, sous nos yeux. Ainsi convié dans le cercle des intimes, le lecteur devient dès lors plus qu'un simple voyeur et prête non seulement l'œil, mais également une oreille attentive à la vie qu'on veut lui faire partager.

C'est paradoxalement de la fragmentation du discours narratif (multitude de courts chapitres) que naît l'unité du récit. Ramifié en trois trames majeures, le roman nous fait littéralement voyager à bicyclette avec Laum, le personnage principal, sur une piste cyclable (métaphore du parcours existentiel) qui devient le lieu de tous les possibles et où le corps poussé à bout compense pour les acrobaties du cerveau sur lesquelles Laum n'a aucun contrôle. L'introspection et le train-train pas banal de la vie quotidienne s'entremêlent donc harmonieusement,

tantôt sur cette voie, tantôt dans la maison-prison du narrateur. Puis, à l'occasion, le narrateur nous ramène avec finesse à l'époque de L'École littéraire de Montréal et nous propose une lecture anticonformiste du destin d'Elme Finnegan (Émile Nelligan) et de ses compères.

Sans grand rebondissement, sans grande intrigue, **La voie de Laum** n'en demeure pas moins une œuvre romanesque achevée, accessible sans être facile, qui renouvelle, par sa forme et son style, le genre de l'écriture introspective. Le lecteur se prendra rapidement d'affection pour Laum (l'homme), pour ses descriptions et ses patois colorés (au sens figuré comme au sens propre), pour ses réflexions honnêtes sur la vie, l'amour et la futilité de toute chose et pour toutes les références et l'intertextualité qui, pour une fois, servent le propos et ont autre valeur que celle d'étendre sa culture comme de la vulgaire confiture. Un des beaux romans que le lecteur aura lu depuis longtemps. — STÉFAN PSENAK

Yvon Goulet, **Portrait**, Galerie du Nouvel-Ontario, 18 janvier - 15 février 1997.

Image de la vierge, servante et maîtresse

Avec son exposition intitulée **Portrait**, Yvon Goulet offre une initiation à l'art contemporain et à ses thèmes principaux. Les sujets existentiels autour de la liberté, d'abord développés en littérature, sont portés à leur paroxysme avec l'image prédominante du primate en cage, ici affairé par la lecture de la publicité et interdit par les tabous sociaux : sexualité, violence, robotisation, à la fois exaltés et prohibés. La figure humaine, elle, est absente... mais pour un moment seulement.

Le thème de la mère et l'enfant frappe soudain à travers le défilé monotone des portraits exposés les uns à la suite des autres, tous plus ou moins semblables à la façon des timbres-poste. L'effigie du primate est remplacée dans cette séquence par une madone que l'on connaît bien, d'une grande intensité spirituelle. La mère et l'enfant est un thème universel, écrit l'artiste, et il a un pouvoir purificateur. La liberté, c'est l'art de rester maître de son esclavage, écrit aussi l'artiste.

Il y a plusieurs manières d'interpréter et d'apprécier cette exposition, mais une chose est certaine : le contrepoint des primates apparaît comme une nécessité absolue pour que soit rendu signifiant le thème de l'amour tout entier exprimé par la mère et l'enfant. Qu'est-ce que ce thème a donc à voir avec les primates ? En quoi est-il associé à l'animalité et à la servitude exprimée dans les œuvres sous diverses formes ? C'est justement là le

problème, un problème très ancien que l'on peut saisir ici de manière différente, du cœur de notre contemporanéité. Il se résume sans doute en la recherche d'un sens au comportement humain, sens qui le libérerait de sa servitude.

Le titre n° 33, avec la mère et l'enfant, « La Madone de la bêtise humaine », invite à la réflexion autour de la Vierge Marie implicitement portraiturée dans cette œuvre. Le sens en est ouvert dans le contexte de l'exposition, mais cette vierge n'est-elle pas une clé d'interprétation, étant à la fois servante et maîtresse ? Elle symbolise, dans notre culture occidentale, la rédemption par la soumission : « Je suis la servante du Seigneur », a-t-elle dit à l'archange envoyé pour lui annoncer qu'elle serait mère. D'aussi loin que l'on puisse se rappeler, la madone est le symbole de la renaissance sous toutes ses formes, de la fécondité, du renouveau, de l'amour érotique : elle remet à une juste place la passion et l'instinct sous la forme divinisée de l'amour. Appelée Ishtar, Artémis et Diane dans la mythologie, la vierge est la reine des cieux et la mère de tous les animaux.

Les titres des œuvres sont d'un grand intérêt pour qui veut explorer le thème de l'amour et de la servitude. De multiple décodages s'enchaînent, donnant dès lors à l'exposition une valeur qui est corroborée par la qualité graphique exceptionnelle de chacune des œuvres en montre. — CAROLLE GAGNON